

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 27

Artikel: Un peu de mode
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un peu de mode.

On dirait que la mode a pressenti bien avant l'arrivée du printemps la triste figure qu'il nous ferait et qu'elle a voulu, en imaginant de gais costumes et de ravissants chapeaux aux couleurs joyeuses, nous faire rattrapper d'un côté ce que nous perdions de l'autre.

Aussi, pour mettre en pratique une maxime aussi juste que vieille, qui nous conseille de donner à chacun ce qui lui revient, nous devons rendre à la mode un hommage reconnaissant.

Car, sans elle, qu'aurions-nous eu à contempler pendant les sombres mois qui viennent de s'écouler ? En haut, en bas, autour de nous, rien que de tristes choses ! Le ciel morose ou menaçant, les sentiers où nous avions rêvé de passer, toujours boueux, et les gens d'un abattement, d'une humeur ! on en frissonne encore !...

Mais la mode a fait glisser un rayon sur cet amas noir que prenaient les nuages épais et les cœurs abattus.

Tout est jeunesse et gaité dans ce qu'elle a imaginé et sitôt qu'il se fait dans le ciel une petite éclaircie, notre esprit se réveille et se réjouit à l'aspect des robes et des chapeaux qui passent. — Ces derniers surtout ont été créés pour le plaisir des yeux. Il y en a de toutes les couleurs : des mauves, des roses, des jaunes, des verts et surtout des bleus ; cette dernière nuance, du reste, est à l'ordre du jour, et pour qu'un chapeau soit réellement à la mode cette année, il doit être bleu, de ce bleu d'azur que les poètes mettent dans leurs rimes lorsqu'ils parlent du ciel ou des yeux doux et tendres qui font remuer leurs cœurs.

Sans causer de regrets, la mode a fait subir aux costumes un grand changement. Ils sont maintenant pourvus de manches raisonnables et quant aux immenses ballons dont nous gardons le souvenir, les dames s'occupent pendant les jours de pluie à les découdre et à les transformer en petites robes pour leurs fillettes ou leurs sœurs cadettes.

En somme, la mode nous montre plus particulièrement, cette année sa sagesse habituelle ; il faut être une fée comme elle pour faire sortir de jolis costumes tout neufs des ailes d'une vieille robe et surtout pour constater nos rues d'astres aux couleurs éclatantes qui, sous la forme de costumes et de chapeaux vaporeux nous produisent l'effet d'un arc-en-ciel descendu sur la terre.

(Une abonnée neuchâtoise.)

Tout seul

dans un grand hôtel des Alpes.

L'hôtel a ouvert le 15 mai, comme l'annonçait la réclame, avec vignette, publiée en plusieurs langues dans les principaux journaux du pays, d'Europe et même d'Amérique.

Jamais réclame plus alléchante. Rien n'y manquait. Situation unique, vue superbe, air salubre, eau abondante. Tout le confort moderne. Distractions de tous genres. Lumière

électrique, ascenseurs, etc., etc. Pour finir, mérite plus précieux encore : « Prix modérés. »

Le 15 mai, au matin, tout le monde était à son poste. Le directeur, rasé de frais, irréprochable dans sa redingote. Le portier et les petits commissionnaires, en livrée bleu de ciel, galonnés de la tête aux pieds. Les sommeliers, en frac, cravate blanche, gilet largement ouvert sur un plastron, dont l'éclat n'avait d'égal que les vestes et les bonnets copieusement empesés des cuisiniers. Les filles de chambre, en tablier à bavette, la tête coiffée d'un gracieux bonnet à ruche tuyautée.

Dans les caves, les crus les plus réputés s'alignaient en rangs pressés ; les capsules métalliques des bouteilles brillaient dans l'ombre comme des myriades d'étoiles. Le garde-manger regorgeait de provisions de toutes sortes. Debout, au milieu de sa cuisine, dans l'attitude d'un général passant une revue, le chef promenait un regard satisfait sur les hautes bouilloires reluisantes, sur la longue suite étincelante des casseroles, des moules de toutes formes, de toutes grandeurs, disposés par rang de taille contre les murs. Il était prêt pour le « coup de feu ».

Devant le perron, l'omnibus fraîchement réverni, attelé de trois chevaux, cocher devant, laquais derrière, allait partir pour la gare, à la conquête des clients.

La cloche du dîner, elle-même, se réveillant de son long sommeil, semblait impatiente d'annoncer : « Ces dames et ces messieurs sont servis ! »

Du directeur au garçon chargé de cirer les chaussures, tout ce monde avait le sourire sur les lèvres, ce sourire traditionnel dans l'honorable corporation, ce sourire qui ne doit jamais faillir, quel que soit le temps, quelles que soient les circonstances, et qui veut dire : « Soyez les bienvenus, on vous attendait. »

Déjà l'on escomptait les recettes et les gratifications, qui ne pouvaient manquer d'être fructueuses, si le soleil voulait bien accorder son précieux concours.

Le jour de l'ouverture, malgré un temps superbe, l'omnibus rentra à vide.

Le second jour il plut, puis le troisième, puis le quatrième, et ainsi de suite. Chaque matin, le garçon de peine cirait, à l'œil, les chaussures de ses camarades ; les filles de chambre frottaient les parquets, qui se ternissaient, lavaient les fenêtres, salées par la pluie ; les cuisiniers redonnaient un coup de torchon aux cuivres ; les sommeliers entretenaient l'argenterie. Deux fois par jour, l'omnibus descendait en vain au chemin de fer, tandis que le directeur lançait l'ordre aux journaux de répéter l'annonce, au bas de laquelle il faisait ajouter :

Séjour d'été incomparable ; proximité de forêts de sapins ; excursions variées. Conditions spéciales pour séjour prolongé. Chauffage central.

Huit jours se sont écoulés dans cette pénible attente. Le temps semble s'améliorer.

L'omnibus amène un client. Quelle au-

baine ! L'espoir renaît. Le personnel de l'hôtel, à peu près au complet, est sur la terrasse pour le recevoir. A la vue de tout ce monde, le pauvre homme est pour se trouver mal.

On lui donne la meilleure pièce. Dans leur empressement, les filles de chambre manquent de l'inonder, en lui apportant de l'eau pour se rafraîchir. Le directeur, avec mille précautions, lui annonce qu'il est le premier, le seul hôte de la maison, mais qu'il attend tous les jours de nouveaux arrivants. Les demandes sont nombreuses.

Craignant pour lui la solitude de la vaste salle à manger, on lui fait prendre ses repas dans un petit salon. A table, six garçons sont en faction derrière lui, prévenant ses moindres désirs. Le directeur vient lui tenir compagnie ; il lui parle du charme de la contrée, des courses variées qu'on y peut faire. Veut-il sortir, trois ou quatre sommeliers s'empresment autour de lui ; un lui passe son pardessus, un autre lui tend sa canne, un troisième, son chapeau. Tous les soirs on fait bassiner son lit.

Le surlendemain de son arrivée, la pluie a recommencé. Il fait froid. De gros nuages traînent le long des montagnes, masquant les sommets, tandis qu'en bas, la plaine est noyée dans le brouillard.

Voyant que son client commence à trouver le temps long, le directeur s'ingénie à découvrir de nouvelles distractions. Il le promène dans tout l'hôtel, dont il lui fait admirer les installations perfectionnées. Des caves aux greniers, il visite tout. Le chauffage central, l'usine d'électricité, les appareils de bains, de douches n'ont plus pour lui de secrets.

Le matin, à son lever, son premier soin est de descendre au bureau, pour consulter le baromètre. Comme celui-ci restait toujours bas, le directeur l'a prudemment fait enlever et dit à son client qu'il est en réparation. La matinée se passe en causeries, dans le bureau, au coin d'un bon feu. Sitôt qu'on entend, au loin, les grelots des chevaux de l'omnibus, revenant du chemin de fer, tout le monde est sur la porte. Mais, hélas, personne dans la voiture.

L'après-midi, ce sont d'interminables parties de whist, d'échecs, de billard, avec le directeur ou son secrétaire. Si, par hasard, le soleil paraît un instant, les voilà dehors. Le directeur et son client, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, font une partie de tonneau sur la terrasse détrempée, tandis que, à côté d'eux, le jardinier profite de réparer, tant bien que mal, les dégâts causés par la pluie dans ses plantations.

Quand le directeur ne peut sortir, le client s'en va tout seul, sous son parapluie, enveloppé dans son manteau, jusqu'au village voisin. Il faut bien varier les plaisirs. Il entre à l'auberge, s'attable avec les paysans, puis, tout en dégustant un apéritif, les questionne sur le temps : « Eh bien, messieurs, demandez-le, croyez-vous que la pluie et le froid durent encore longtemps ? Ce n'est guère possible. »

Et ces braves paysans de lui répondre, après avoir échangé furtivement un regard qui sem-